Y a-t-il plus d'aliénés aujourd'hui qu'autrefois? : ou de l'influence de la civilisation sur le développement de la folie / par Dr. Morel.

Contributors

Morel, Dr.
Royal College of Surgeons of England

Publication/Creation

Rouen : Imp. de Alfred Péron, 1857.

Persistent URL

https://wellcomecollection.org/works/g7aydksv

Provider

Royal College of Surgeons

License and attribution

This material has been provided by This material has been provided by The Royal College of Surgeons of England. The original may be consulted at The Royal College of Surgeons of England. where the originals may be consulted. This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

wellcome collection

Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
https://wellcomecollection.org

Bind in both covers J. T. Arlidge

(2)

Y A-T-IL PLUS D'ALIÉNÉS

AUJOURD'HUI QU'AUTREFOIS ?

OU

DE L'INFLUENCE DE LA CIVILISATION

SUR LE

DÉVELOPPEMENT DE LA FOLIE,

PAR M. LE Dr MOREL,

Médecin en chef de l'Asile des Aliénées de Saint-Yon, à Rouen.

DISCOURS DE RÉCEPTION

Lu en séance publique de l'Académie impériale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, le 7 Août 1857.

« La folie est une des maladies qu'on a étudiées le plus tard, parce que c'est une de celles qu'il était le plus difficile d'étudier. Mais aujourd'hui que la physiologie, aujourd'hui que la philosophie ont fait tant de progrès, l'application de ces progrès à l'étude de la folie, étude si intéressante et si triste, n'est-elle pas à la fois un des premiers besoins de la science et l'un des premiers devoirs de l'humanité ? » FLOURENS, *Examen de la Phrénologie.*

« Les progrès de la civilisation ont une influence complexe sur le nombre des aliénés qu'ils tendent à accroître par certains de leurs éléments, et à diminuer par d'autres. » PARCHAPPE, *Recherches statistiques.*

JAN 97

ROUEN

IMPRIMERIE DE ALFRED PÉRON

Rue de la Vicomté, 55.

—

1857.

2.

Y A-T-IL PLUS D'ALIÉNÉS

AUJOURD'HUI QU'AUTREFOIS ?

OU

DE L'INFLUENCE DE LA CIVILISATION

SUR LE

DÉVELOPPEMENT DE LA FOLIE,

PAR M. LE Dr MOREL,

Médecin en chef de l'Asile des Aliénées de Saint-Yon, à Rouen

---

DISCOURS DE RÉCEPTION

Lu en séance publique de l'Académie impériale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, le 7 Août 1857.

« La folie est une des maladies qu'on a étudiées le plus tard, parce que c'est une de celles qu'il était le plus difficile d'étudier. Mais aujourd'hui que la physiologie, aujourd'hui que la philosophie ont fait tant de progrès, l'application de ces progrès à l'étude de la folie, étude si intéressante et si triste, n'est-elle pas à la fois un des premiers besoins de la science et l'un des premiers devoirs de l'humanité ? » FLOURENS, *Examen de la Phrénologie.*

« Les progrès de la civilisation ont une influence complexe sur le nombre des aliénés qu'ils tendent à accroître par certains de leurs éléments, et à diminuer par d'autres. » PARCHAPPE, *Recherches statistiques.*

ROYAL COLLEGE OF SURGEONS OF ENGLAND
26 JAN 97
LIBRARY

ROUEN
IMPRIMERIE DE ALFRED PÉRON
Rue de la Vicomté, 55.

1857.

Y A-T-IL PLUS D'ALIÉNÉS

AUJOURD'HUI QU'AUTREFOIS ?

OU

DE L'INFLUENCE DE LA CIVILISATION

SUR LE

DÉVELOPPEMENT DE LA FOLIE,

PAR M. LE Dr MOREL,

Médecin en chef de l'Asile des Aliénées de Saint-Yon, à Rouen.

DISCOURS DE RÉCEPTION.

MESSIEURS,

Si je cherche d'où peut me venir la faveur qui m'ouvre aujourd'hui les portes de cette Académie, si je me demande comment, étranger à cette ville, j'y reçois déjà les bénéfices d'une généreuse hospitalité, comment enfin il m'est permis de donner le nom de collègues à tant d'hommes distingués dans les sciences et dans les arts, ma réponse sera facile.

Deux fois, Messieurs, dans la même année et à quelques mois de distance, vous avez associé à vos travaux des médecins et des médecins aliénistes, et, en cela, vous avez cédé à des sentiments dont je dois vous tenir compte, au nom de la science que je cultive, au nom de la spécialité à laquelle j'ai dévoué mon existence.

Si donc, pour ce qui me regarde au moins, je me plais à reconnaître que j'ai été mieux protégé par les fonctions que j'occupe que par le mérite intrinsèque des œuvres littéraires que j'ai eu l'honneur de vous offrir, ne croyez pas cepen-

dant que je veuille tomber dans les exagérations d'une fausse modestie. Je suis loin de prétendre que les travaux scientifiques ou littéraires derrière lesquels s'abritent les candidats qui veulent pénétrer dans le sanctuaire des Académies, ne doivent pas être pris en sérieuse considération, et que ces mêmes travaux ne soient pas, pour ceux qui les ont accomplis, un titre glorieux dont ils ont raison d'être fiers. Mais si je dis que ces titres ne sont pas les seuls qu'il est légitime de faire valoir, alors j'aurai signalé les motifs d'une préférence qui m'honore.

Les titres que je veux invoquer sont le zèle et le dévoûment dont un homme fait preuve dans l'exercice de fonctions utiles à l'humanité souffrante. Ces titres, je puis les accepter sans vanité; ils sont les seuls que j'aimerais à revendiquer, si, par impossible, j'étais appelé à faire mon propre éloge. Ils font partie d'ailleurs de l'héritage impérissable que nous ont laissé nos devanciers, nos maîtres vénérés, qui, dans la voie si glorieuse et si pénible en même temps qu'ils ont parcourue, n'ont jamais, dans leur drapeau, séparé les mots : *science et humanité!* Ils constituent d'ailleurs la seule et unique dot que les hommes voués à la science peuvent, le plus ordinairement, léguer à leurs enfants; personne n'a intérêt à les attaquer; ils n'excitent ni jalousie ni animosité, tandis que la science proprement dite a ses nuages et ses obscurcissements, ses doutes et ses déceptions, et souvent, hélas! à côté des trésors qu'elle découvre et des vérités qu'elle parvient à faire triompher, elle a ses recherches stériles et ses luttes irritantes (1).

Veuillez donc, Messieurs, admettre la justesse de ces

---

(1) « J'ai considéré aussi tous les travaux des hommes, et j'ai reconnu que leur industrie est exposée à l'envie des autres ; et qu'ainsi, cela même est une vanité et une inquiétude inutile. » (*Ecclesias.*, ch. IV, v. 4.)

réflexions, et mon admission au milieu de vous, non-seulement ne pourra plus étonner personne, mais le choix du sujet que je vais traiter me sera, en quelque sorte, imposé par les motifs auxquels, dans ma reconnaissance, je fais allusion, et qu'il m'est si doux de rappeler en cette circonstance solennelle.

Ce n'est pas que je me fasse illusion sur la difficulté qu'il peut y avoir à parler d'aliénation mentale en présence d'un auditoire nombreux, peu familiarisé avec la nature et les causes d'une aussi triste maladie. Loin de là. Je sais que les recherches qui se rapportent à cette immense infortune sont aussi délicates qu'elles sont épineuses. Elles peuvent réveiller de douloureux souvenirs, comme aussi donner lieu à des interprétations erronées, en raison même de la curiosité, pour ainsi dire instinctive, qui pousse l'homme à aborder les mystérieux problèmes de son existence intellectuelle et de son avenir social.

Mais rassurez-vous, Messieurs, en traitant devant vous le sujet de savoir : *s'il y a plus d'aliénés aujourd'hui qu'autrefois*, je resterai dans des limites qui ne froisseront aucune susceptibilité ; je ne raviverai pas les préoccupations bien naturelles du grand nombre de ceux qui se demandent si les maladies de toutes sortes, y compris l'aliénation, si les délits mêmes et les crimes, si les suicides qui effraient si justement notre époque, n'augmentent pas en raison des progrès de la civilisation. Peut-être même me sera-t-il donné d'envisager cet immense et important sujet sous un jour nouveau, et de faire naître au moins quelque espérance dans des esprits trop prédisposés à s'exagérer les maux qui nous menacent, et à prêter une oreille trop favorable aux prophéties de nos modernes Cassandre.

« Depuis quarante ans, » dit Esquirol, qui a traité le même sujet, « depuis quarante ans, je n'ai cessé d'entendre

répéter cette question : Y a-t-il plus de fous maintenant qu'autrefois? »

Je vous dirai, Messieurs, que cette demande, adressée si souvent à l'illustre aliéniste dont je viens de parler, est l'éternelle formule avec laquelle nous abordent ceux qui, pour la première fois, pénètrent dans nos asiles. Expression d'un sentiment qui n'est pas celui d'une simple et vaine curiosité, cette question soulève des problèmes d'un immense intérêt. Insoluble, comme vous le concevez parfaitement avec les seuls éléments de la statistique moderne, puisque nous manquons de termes exacts de comparaison numérique avec le passé, elle nous force à discuter franchement *le grand problème* de l'influence de la civilisation sur les progrès de la raison humaine, ou, si vous préférez, sur l'amélioration de l'état intellectuel, physique et moral de l'humanité.

Mais, avant d'entrer en matière, permettez-moi de vous indiquer la cause principale de l'espèce d'anxiété qui gagne involontairement les meilleurs esprits à l'énoncé de cette simple question : *Y a-t-il plus d'aliénés aujourd'hui qu'autrefois?* il est bien singulier que l'assentiment, pour ainsi dire involontaire, donné à cette demande par beaucoup de personnes qui se hâtent de la résoudre d'une manière affirmative, avant même de l'avoir examinée, il est singulier, dis-je, que cet assentiment repose sur un des plus grands progrès accomplis en ce siècle, et qui sera l'éternel honneur de ceux qui l'ont provoqué.

En effet, Messieurs, les aliénés, dont on se préoccupe tant aujourd'hui, se trouvaient, en conséquence même des préjugés dont ils avaient à souffrir, soustraits au monde extérieur. Ils vivaient inconnus et ignorés, relégués qu'ils étaient dans les tristes milieux où descendait bien rarement la pitié des humains. Ils y étaient les victimes des plus

odieux traitements, et pour ne pas vous tenir plus longtemps sous la pression de ma manière de voir personnelle, je vous citerai une grande autorité, celle d'Esquirol. Or, voici ce que cet illustre médecin disait de la situation des aliénés en France, il y a de cela quarante ans à peine :

« Je les ai vus nus, couverts de haillons, n'ayant que de la paille pour se garantir de la froide humidité du pavé sur lequel ils sont étendus. Je les ai vus grossièrement nourris, privés d'air pour respirer, d'eau pour étancher leur soif, et des choses les plus nécessaires à la vie. Je les ai vus livrés à de véritables geôliers, abandonnés à leur brutale surveillance. Je les ai vus dans des réduits étroits, sales, infects, sans air, sans lumière, enchaînés dans des antres où l'on craindrait de renfermer les bêtes féroces que le luxe des gouvernements entretient à grands frais dans les capitales. — Voilà ce que j'ai vu presque partout en France, ajoute Esquirol; voilà comme sont traités les aliénés presque partout en Europe. » (Esquirol, *des Etablissements d'aliénés en France*, page 400, tome II.)

La preuve de ce fait historique contemporain n'est malheureusement pas difficile à produire, il me suffira de citer d'autres paroles; elles émanent d'un médecin étranger à la France : « Ces infortunés, comme des criminels d'Etat, sont jetés dans des cachots où ne pénètre jamais l'œil de l'humanité; nous les y laissons se consumer dans leur propre misère, sous le poids de chaînes qui déchirent leurs membres. Leur physionomie est pâle et décharnée ; ils n'attendent que le moment qui doit mettre fin à leurs tourments et couvrir notre honte. On les donne en spectacle à la curiosité publique, et d'avides gardiens les font voir comme des bêtes rares. Ces malheureux sont entassés pêle-mêle: on ne connaît que la terreur pour maintenir l'ordre parmi eux. Les fouets, les chaînes, les cachots, sont les seuls moyens de persuasion mis en usage par des

employés aussi barbares qu'ignorants. » — Voilà, Messieurs, ce qu'écrivait Reil en 1803, sur l'état des aliénés en Allemagne.

« Ceux qui ont visité les maisons de ce pays, dit encore J. Franck, se rappellent avec effroi ce qu'ils ont vu. On est saisi d'horreur en entrant dans ces asiles du malheur et de l'affliction; on n'y entend que les cris du désespoir, et c'est là qu'habite l'homme distingué par ses talents et par ses vertus. C'est une chose effroyable de se voir assailli par des malheureux, couverts de haillons et dégoûtants de malpropreté, tandis qu'il n'est que les chaînes, les liens et la brutalité des gardiens qui empêchent les autres de s'approcher. »

Je n'arrêterai pas plus longtemps, Messieurs, vos regards sur ce tableau, dont il me serait si facile de charger les sombres couleurs en ne citant néanmoins que la plus stricte vérité. J'ai vu de mes propres yeux, et ceux qui ont visité les asiles d'aliénés en Europe, il y a une vingtaine d'années à peine, ont pu voir les derniers vestiges d'un ordre de choses qui peut nous faire dire avec raison que le progrès de ces institutions ne date que d'hier. Il est donc facile de comprendre combien la question des aliénés et celle de leur accroissement devait être indifférente à ceux qui ignoraient l'existence de pareilles calamités, ou qui se souciaient peu d'en rechercher les causes. Pour les étudier, il aurait fallu descendre dans les plus tristes réduits des prisons et de ces milieux infects où une société, trop peu soucieuse de sa dignité et de ses intérêts moraux, reléguait les mendiants, les vagabonds, les débauchés et les malfaiteurs.

L'organisation si défectueuse des hôpitaux, à la fin même du siècle dernier, n'offrait pas aux aliénés un abri meilleur; qu'on en juge par cette seule phrase du rapporteur de la Commission déléguée par le roi Louis XVI, en 1785, pour

examiner la situation des hôpitaux : « De cet entassement de malades et de mourants, couchant jusqu'à cinq et six dans le même lit, dans des salles de six pieds d'élévation, sortait une vapeur chaude humide des lits entr'ouverts, et, en la traversant, on la voyait se fendre et reculer de l'un et l'autre côté. » (TÉNON, *Mémoire sur les hôpitaux*, préf., page XXIX.)

Vous comprenez facilement, Messieurs, que le sentiment d'un devoir à remplir pouvait seul engager les amis de l'humanité à franchir le seuil de ces asiles de la douleur ; mais, aujourd'hui, quelle différence dans la situation, et quels progrès !

Ces mêmes aliénés, objet autrefois de dégoût et d'horreur, victimes des plus mauvais procédés, comme des préjugés les plus ridicules et souvent barbares, vivent aujourd'hui sous l'égide d'une législation protectrice. Leurs intérêts sont sauvegardés, et tandis qu'ils expiaient autrefois sur les bûchers de prétendus crimes de sorcellerie, la sollicitude des magistrats se hâte de faire intervenir l'autorité de la science lorsque s'élève le moindre doute sur l'intégrité des facultés chez ceux que poursuit la vindicte des lois... Les asiles où ils sont recueillis et soignés ne retentissent plus du bruit des chaînes ; les sombres cachots, Dieu merci ! y sont inconnus, et tout ce qui reste de traces des traitements coercitifs du passé tend chaque jour à disparaître, grâce au progrès de la science. L'existence des malades s'y règle d'après les principes qui fortifient l'intelligence et dirigent la moralité des autres êtres pensants. Bien loin de leur ménager, comme autrefois, l'air et la lumière, on les fait préluder à leur liberté définitive en leur accordant la faculté de se promener au dehors et de jouir du spectacle de la nature, bonheur inexprimable qui arrachait à un malheureux insensé ces simples mais douloureuses paroles : *Ah ! qu'il est beau de voir le soleil !*

Il y avait trente ans que cet infortuné n'était sorti de son cachot.

Cet exposé succinct que je suis si heureux de présenter à vos regards, chacun de vous, Messieurs, est à même de le vérifier, et ce n'est un mystère pour personne. On peut ignorer quelle était autrefois la position des aliénés, mais il est impossible de méconnaître que si leur sort actuel est sinon digne d'envie, il est du moins en rapport avec les devoirs imposés aux hommes par la civilisation chrétienne.

Les asiles qui honorent aujourd'hui la France, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie, tous les pays européens, en un mot, aussi bien que l'Amérique et les Etats-Unis, ne laissent rien à envier aux autres institutions hospitalières, et les sacrifices que s'imposent la plupart de nos départements, celui de la Seine-Inférieure entr'autres, le premier de tous par la manière large et généreuse dont il comprend les obligations de la loi du 30 juin 1838, indiquent assez combien la société actuelle tient à cœur de remplir ses devoirs, combien elle se montre digne d'inaugurer une ère nouvelle pour la civilisation. Mais, ainsi que je vous le faisais pressentir, Messieurs, c'est du spectacle même des progrès accomplis de nos jours qu'est sortie l'appréciation la plus universellement accréditée sur le nombre toujours croissant des aliénés. Le cri d'alarme, poussé par des esprits effrayés outre mesure, a retenti au sein de beaucoup d'administrations particulières; on craint d'être débordé par les conséquences d'un mal qui menace les ressources pécuniaires de nos départements; et, par la raison que l'on ne cache plus les aliénés, on est tenté d'en voir partout.

Et quel intérêt, Messieurs, y aurait-il à les cacher? Les préjugés qui faisaient regarder l'aliénation comme un mal honteux qu'il importait de soustraire à tous les regards, tendent tous les jours à disparaître. Les soins dont on en-

toure cette grande infortune ne sont plus un outrage à la dignité humaine, et lorsqu'une famille pauvre vient à être frappée dans ses affections, elle a hâte de s'adresser à l'autorité tutélaire qui peut lui ouvrir les portes du séjour hospitalier de nos asiles. Y a-t-il donc lieu de s'étonner que la population des asiles augmente? Oui, sans doute, cette population augmente partout; cela est incontestable; mais ce fait prouve-t-il d'une manière absolue que l'aliénation soit en progrès dans le corps social? Je ne le pense pas, Messieurs. Encore une fois, le fait de l'accroissement des aliénés dans les asiles nous confirme que l'Autorité comprend actuellement d'une manière bien plus large l'amélioration et le perfectionnement des intérêts sociaux. Elle place aujourd'hui dans les asiles, non-seulement les aliénés proprement dits, mais ces êtres infirmes et dégénérés désignés sous les noms d'imbéciles, d'idiots et de crétins, et qui, étalant autrefois dans nos rues et sur nos places publiques le triste spécimen de leur déchéance intellectuelle, physique et morale, ne laissaient pas de devenir un sujet de danger incessant, soit pour eux-mêmes, soit pour la société, soit enfin pour leur propre famille. Notre amour-propre de médecin n'est pas toujours flatté de ces admissions, qui ne laissent aucune chance à la guérison de malheureux dont l'état est irremédiablement fixé au moment de leur naissance; mais ce n'est pas ce qui doit nous préoccuper d'une manière exclusive. Nous constatons un progrès, et nous sommes heureux de remercier publiquement ceux qui le provoquent. Nous serions injustes si, dans les sentiments de gratitude qui nous animent, nous n'en reportions pas une part bien méritée à l'Administrateur si zélé de cet important département, dont le cœur, vous le savez tous, Messieurs, n'est fermé à aucune infortune.

Mais si je suis parvenu, Messieurs, à vous démontrer les motifs de l'augmentation des aliénés dans nos asiles,

je n'ai pu encore rassurer vos esprits sur le nombre des aliénés qui existent dans la société. Vous m'objecterez que rien ne prouve que, les causes de la folie devenant de jour en jour plus actives, il n'arrivera pas que les asiles ne pourront plus suffire à ceux qui devront y être isolés. L'objection est grave et sérieuse; voyons sur quoi elle s'appuie.

Il doit vous paraître bien naturel, Messieurs, que ceux qui arguent de l'augmentation des aliénés dans les asiles à l'accroissement de ces malheureux malades dans la société, appuient leur assertion sur les documents de la statistique, et c'est ce qu'ils n'ont pas manqué de faire, en déduisant toutefois des renseignements encore très incomplets qu'ils ont pu recueillir, une conclusion que je vais dans un instant livrer à votre appréciation. Il paraît bien établi que le nombre des aliénés est plus considérable dans les grands centres de population et dans tous les lieux où l'activité humaine se déploie d'une manière exagérée dans le sens des intérêts matériels, des jouissances et des raffinements du luxe, des péripéties extrêmes de la misère et des luttes incessantes que provoque la conquête des positions sociales. Le même fait se reproduit pour le suicide. Des statisticiens modernes ont prouvé que le suicide devient plus fréquent à mesure qu'on se rapproche de Paris. Cette assertion est incontestable, et ce n'est pas seulement la capitale de la France qui nous en donne la preuve, mais les grands centres départementaux sont soumis à la même loi. A Rouen et au Havre, par exemple, le nombre des aliénés est relativement plus considérable que sur les autres points du département. Mais nous savons aussi que beaucoup de folies, dans les localités que je viens de citer, se déclarent au sein de cette population flottante qui vient de tous les points d'un département ou d'un empire, chercher, dans les grands centres ou dans la capitale, des ressources dont à distance elle

s'exagère si souvent la portée. Mais enfin a-t-on produit des chiffres, me direz-vous ? La statistique la plus récente est celle du docteur Maria Rubio, publiée en 1848. D'après cet auteur, on trouve en Ecosse 1 aliéné pour 417 habitants ; 1 pour 446 dans le canton de Genève ; 1 sur 550 en Norwège ; 1 sur 816 en Belgique ; 1 sur 700 en Angleterre ; en Prusse, 1 sur 1000 ; 1 sur 1,223 en Hollande ; 1 sur 1667 en Espagne ; 1 sur 1,733 en France (soit 21,000 aliénés environ) ; 1 sur 2,125 en Irlande ; 1 sur 3,698 en Italie ; 1 seul par 5,818 habitants dans toutes les possessions du Piémont ; la proportion serait peut être plus forte encore en faveur de la Russie.

Dans cette statistique où la France, croyons-nous, devrait figurer pour un chiffre plus élevé, on trouve des différences considérables et jusqu'ici inexpliquées, dans la proportion relative des aliénés, depuis l'Ecosse qui en compte 1 sur 417, jusqu'au Piémont qui en compte 1 sur 5,818. Evidemment, pour ce dernier pays, l'on n'a pas rangé parmi les aliénés ces êtres dégénérés désignés sous le nom de *crétins*, qui doivent leur triste infirmité à la constitution géologique du sol, et qui peuplent, dans des proportions considérables, la Maurienne, la vallée d'Aost et les régions montagneuses des Alpes. La même anomalie se retrouve entre les divers départements de la France, puisque, à n'en juger que par les aliénés renfermés dans les asiles de Saint-Yon et de Quatre-Mares, la proportion pour la Seine-Inférieure serait de 1 sur 650 à 700 habitants. Les contrées pauvres, a-t-on dit, ont en compensation moins d'aliénés, et réciproquement les grandes villes en comptent plus que les campagnes, et Paris figure pour plus du *sixième* des aliénés indigents du pays. Ces malheureux, est-il besoin de le rappeler, proviennent en partie des départements et même des pays étrangers, qui s'en débarrassent ainsi à peu de frais.

On comptait en France, à la fin de 1850, d'après le docteur Parchappe, 16,719 aliénés indigents, entretenus pour la plupart au compte des départements dans les asiles publics et privés de la France. Ce chiffre, certes, n'est pas énorme, mais en admettant même que, eu égard au nombre de ceux qui ne peuvent se faire recevoir dans les asiles, et, qu'à leurs risques et périls, les familles doivent garder chez elles, ce chiffre fût porté au double, je ne vois pas encore ce que cette proportion aurait d'inquiétant pour une population de 36 millions d'habitants. Si vous me permettez maintenant, Messieurs, de citer mes propres convictions, je vous dirai que l'établissement d'un asile pour chaque département, soit pour une moyenne de 500,000 habitants, me paraît une chose indispensable dans l'intérêt de la société et des malheureuses victimes de cette maladie. En admettant que chacun de ces asiles renferme 500 malades, et ce chiffre serait bien facilement atteint, on pourrait calculer que le nombre des aliénés, qui en France ont besoin d'être isolés, monterait à 1 sur 1,000 habitants environ.

Quoi qu'il en soit, Messieurs, de ces probabilités, les esprits impatients de conclure n'ont pas attendu que les statistiques que je viens de citer fussent rectifiées par des documents nouveaux. Ils n'ont pas manqué de raisons pour expliquer la cause des différences, selon les pays, dans la population des aliénés. Cette cause, hâtons-nous de la produire, roule presqu'exclusivement sur l'appréciation suivante : *le nombre croissant des aliénés est en rapport avec les progrès de la civilisation.*

Je n'ai pas attendu jusqu'à ce jour, Messieurs, pour combattre une pareille manière de voir, et si je me permets de reproduire devant vous le tableau de nos discussions médicales à ce sujet, c'est que cette question se rattachant à la philosophie de l'histoire, à l'économie politique,

au mouvement des sciences, des arts et de l'industrie, vous êtes conséquemment des juges compétents pour apprécier l'influence de la civilisation sur les progrès ou la décadence de l'esprit humain.

Et d'abord, si l'accusation portée contre la civilisation est vraie, il faudra supposer que les peuples qui se rapprochent le plus de l'état de nature, sont relativement mieux préservés et des maladies qui affligent l'espèce humaine en général et de l'aliénation en particulier.

Il faudra prouver que chez ces mêmes peuples, et qu'au sein de ces mêmes sociétés où l'élément civilisateur, comme en Orient par exemple, est stationnaire, le sens moral des masses est meilleur, leur intelligence sinon plus cultivée au moins plus droite, plus juste, moins facile à se laisser égarer par les innombrables mirages de l'imagination et par les trompeuses hallucinations des sens.

En effet (et sans chercher en ce moment si ceux qui soutiennent cette thèse se sont fait une idée bien exacte de ce qu'il faut entendre par le mot *civilisation*), il semble logique de supposer qu'un calme plus grand de l'esprit, une manifestation moins tumultueuse des sentiments ambitieux qui dévorent et tourmentent nos sociétés avancées, soient l'apanage des sociétés immobilisées. On n'observe jamais ou rarement dans ces sociétés (et toujours au dire des théoriciens que je combats), ces révolutions qui depuis un demi-siècle surtout, semblent ébranler périodiquement le sol de la vieille Europe. Les ardeurs du gain n'y entraînent pas les individus dans des expéditions lointaines ; la nature des institutions politiques et religieuses n'y développe pas ces ambitions dévorantes, ces perplexités de la conscience qui sont les résultats de ce fatal esprit de liberté que quelques personnes sont tentées de maudire et qui n'en fait pas moins partie de la vie intellec-

tuelle et morale des peuples, à tel point que cet esprit ne pourra s'éteindre qu'avec la civilisation qui l'a produit. En un mot, le progrès dans les sciences, les arts et l'industrie, progrès qui ne peut pas (nous en conviendrons nous-mêmes dans un instant), s'accomplir sous de douloureux sacrifices, n'y torture pas les imaginations, ajoute-t-on encore, sous ces mille formes diverses qui sont déjà l'ombre de la folie, quand ce n'est pas la folie elle-même.

Telle est, Messieurs, la thèse, abstraction faite de toutes les maladies qui peuvent affliger l'espèce humaine et troubler la raison des individus, telle est la thèse que l'on est obligé de soutenir, quand on veut prouver que l'augmentation de la folie est en rapport avec les progrès de la civilisation.

Cette thèse, assez spécieuse en elle-même, le devient davantage, quand on transporte le même esprit d'observation chez les peuples à l'état d'enfance qui est celui des indigènes de l'Amérique, de la Polynésie et des nombreux rameaux de la race africaine, car c'est en vain, dit-on, que l'on chercherait chez beaucoup de ces nomades l'élément de la folie, la chasse et la pêche ou la nature prévoyante devant fournir à tous leurs besoins. Mais il est temps de voir, Messieurs, ce qu'il y a de vrai au fond de ces arguments, c'est ce que je vais faire dans un rapide examen pour lequel je demande toute votre indulgence.

Le sujet est immense, et je ne puis, pour ainsi dire, vous en tracer que le programme. Il me suffira, après que vous m'aurez entendu, de vous laisser cette conviction : que ceux qui ont compris la civilisation ainsi que nous l'avons représentée, en citant leur propre manière de voir, en ont trouvé la définition dans cette fatale boîte de Pandore d'où sont sortis tous nos maux, et au fond de laquelle

des esprits chagrins et méfiants semblent même nous interdire de chercher l'espoir d'un avenir meilleur.

Je suis prêt, Messieurs, à faire aux honorables adversaires que je combats toutes les concessions possibles. J'aime à croire avec eux que, dans l'origine des sociétés, un certain nombre de familles vivaient heureuses sous une autorité patriarcale, et que les causes perturbatrices de la raison devaient être aussi rares que le petit nombre de passions à satisfaire. J'admets sans peine encore que la vie des peuples pasteurs ne pouvait répondre, par les points restreints de sa circonférence, aux innombrables appétits que développent les besoins intellectuels et matériels des peuples modernes; mais c'est en vain que je voudrais fixer des limites immuables à cet âge d'or qui, je le crains bien, n'a complètement existé que dans l'imagination des poètes, et qui, dans tous les cas, a duré fort peu de temps. Je m'en rapporte, et personne ne m'en fera un reproche, à ce que m'enseigne la foi. La création de l'homme, ainsi que nous l'apprennent les livres saints, a presque coïncidé avec celle de sa chute. Dès l'origine des choses, le bien s'est trouvé en présence du mal, et la lutte que l'esprit oriental a personnifiée dans Arimane et Oromaze, s'est continuée à travers les siècles sur cette mer, incessamment grossie par les pleurs et le sang de l'humanité. C'est l'histoire à la main que nous pouvons entreprendre cette étude, et c'est dans les documents et dans les traditions les plus recommandables que nous trouvons les preuves de l'existence de la folie, maladie qui, pour apparaître avec ses formes les plus variées, n'a pas attendu que les peuples fussent arrivés à l'apogée de leur civilisation.

L'Ecriture nous apprend que lorsque David, fuyant la colère de Saül, vint chercher un refuge à la cour d'Achis, roi de Geth, il contrefit l'insensé en se heurtant contre les

poteaux et en laissant découler sa salive sur sa barbe, c'est ce qui fit dire au prince des Philistins : « Vous voyez bien que cet homme est fou, pourquoi nous l'avez-vous amené? Est-ce que nous n'avons pas assez de fous sans nous amener celui-ci afin qu'il fît des folies en ma présence? Devait-on laisser entrer un tel homme en ma maison (1)? »

L'appréciation d'Achis ne suffit-elle pas pour établir que des états similaires existaient, et qu'on savait les reconnaître à des signes certains?

La sombre fureur de Saül, la dégradation physique et morale du puissant roi de Babylone, ne sont-elles pas l'indice de ces troubles de l'âme dont nous pouvons rechercher les analogies dans les faits que nous avons sous les yeux, sans qu'il soit nécessaire de mettre en doute pour cela l'intervention divine dans les destinées humaines, ainsi que l'authenticité des châtiments infligés aux grands coupables. Ce n'est que lorsque le temps marqué de Dieu eût été accompli, que l'Ecriture fait dire au roi déchu, qui avait été chassé de la compagnie des hommes, et dont les cheveux avaient crû comme les plumes d'un aigle et les ongles comme les griffes d'un oiseau : *Moi, Nabucatnezar, j'élevai les yeux au ciel, et le sens et l'esprit me furent rendus* (2).

Si, d'un autre côté, nous remontons à l'origine de l'histoire de la race hellénique, nous voyons la folie être la compagne inséparable des écarts de l'imagination, de l'entraînement dangereux que produisent les passions violentes, ainsi que la conséquence des maladies spéciales, qui, à toutes les époques de l'humanité, ne l'oublions pas,

---

(1) *Livre des Rois*, ch. XIX, v. 20, 21 et suiv.

(2) *Daniel*, v. 26, 27, 28 etc.

Messieurs, ont été déterminées par certaines influences climatériques et telluriques. Sans doute, nous ne tenons pas à contredire ici les poètes et les écrivains dont les récits ont imprimé aux folies furieuses d'Hercule, d'Ajax, d'Oreste, d'Athamas, d'Alcméon et de tant d'autres, le caractère sacré que donne l'intervention des dieux ; mais la science est assez avancée de nos jours pour faire des rapprochements utiles. Elle nous révèle, non-seulement l'existence de ces folies individuelles d'une nature bien caractérisée, mais elle nous apprend que les épidémies intellectuelles, si fréquentes au moyen-âge, n'étaient pas inconnues en ces temps reculés.

Une des formes d'aliénation que l'on rencontre le plus souvent dans l'antiquité, est la mélancolie, avec la prédominance d'un délire qui fait croire aux malades qu'ils sont changés en animaux. C'est la vésanie, que les auteurs grecs ont décrite sous le nom de *lycanthropie*. On voit alors ces malheureux errer dans les campagnes et rechercher les lieux sauvages. Ils rôdent dans les cimetières et hurlent à la façon des animaux (λυκανθροπια). Si nous en croyons Marcellus Sideta, contemporain de Galien, cette sorte de folie se développait épidémiquement en Arcadie dans le mois de février ; et le délire particulier aux Scythes, qui croyaient être changés en femmes, d'après Hérodote (*melancholia Scytharum*), semblait tenir aussi de cette forme de perturbation mentale.

Les observations particulières rentrent facilement, du reste, dans une classification générale, et les filles de Prœtus, que le médecin Mélampe guérit avec l'ellébore, étaient affectées de ce genre de folie : *Prœtides implerunt falsis mugitibus agros.*

Encore une fois, Messieurs, l'existence de la folie, celle de ses formes les plus variées, et cela, à des époques bien antérieures, est un fait incontestable, et, pour le médecin,

ce phénomène n'a rien d'insolite. Il faut bien l'avouer, on perd généralement de vue que la folie n'est pas le résultat exclusif des passions qui agitent la société, la conséquence des préjugés et des erreurs qui y règnent, et des mauvaises doctrines qui égarent les intelligences et pervertissent les cœurs. L'exagération de cette manière de voir a longtemps fait confondre les aliénés avec les coupables, et c'est ce qui fait quela commisération à l'égard des premiers a été aussi tardive. Sans doute, il en est beaucoup qui ne doivent attribuer qu'à eux-mêmes et à leurs passions honteuses, ainsi qu'à l'influence des misères et des excès inséparables de toute civilisation, la triste décadence de leur raison; mais nous savons pertinemment aujourd'hui que les maladies du corps qui dérangent momentanément l'harmonie de nos fonctions, peuvent, à leur tour, avoir pour conséquence un trouble plus permanent dans la libre évolution des actes de l'intelligence. On peut avancer, sans être taxé de matérialisme, que l'intégrité des fonctions cérébrales est la condition indispensable de l'intégrité des fonctions de la pensée, et que deux éléments, l'un matériel, l'autre spirituel, existent et concourent l'un et l'autre dans la manifestation des phénomènes de la raison, aussi bien que dans celle des phénomènes de la folie.

Vous le voyez donc, Messieurs, rien qu'en étudiant l'action des causes de la folie dans ce qu'elles ont de plus essentiel et de plus philosophique, nous pouvons déjà conclure que personne, quel que soit son degré de raison antérieure, de science et de moralité, quel que soit le milieu qu'il habite, l'époque à laquelle il vit, que personne, dis-je, ne saurait se flatter d'être à jamais soustrait à une pareille maladie.

« Chacun, » dit Esquirol, « peut s'assurer qu'il n'attirera pas sur lui la vindicte des lois; quel est celui qui peut se promettre qu'il ne sera pas frappé d'une maladie qui

marque ses victimes dans tous les âges de la vie, dans tous les rangs, dans toutes les conditions?..» Et, partant de cette idée pour attirer sur ces malheureux une pitié qui leur était encore assez généralement déniée à l'époque où il écrivait, ce grand médecin ajoute : « Ceux pour qui je réclame sont presque toujours victimes des préjugés, de l'injustice et de l'ingratitude de leurs semblables.... Ce sont des pères de famille, des épouses fidèles, des négociants intègres, des artistes habiles, des guerriers chers à leur patrie, des savants distingués... ...ce sont des âmes ardentes, fières et sensibles.»

Mais, me dira-t-on, cette manière de voir est celle de tout le monde; nous l'admettons parfaitement; mais cela prouve-t-il que le nombre des aliénés ne s'accroît pas d'une manière inquiétante? Toutefois, que l'on me permette d'arriver, par l'induction philosophique, à la conclusion de la thèse inverse que je soutiens, et qu'on me laisse m'appuyer sur les données qui peuvent la rendre claire et intelligible. Plus la théorie à laquelle je me rattache peut, à première vue, paraître paradoxale, plus j'éprouve le besoin de préparer vos esprits à l'accepter, et à se rallier avec moi aux conséquences qui en résultent dans l'intérêt de l'hygiène et du traitement des troubles de la raison. Je reprends donc l'historique de l'évolution de la folie à travers les siècles, les âges et les diverses civilisations existantes ou éteintes.

Au moyen-âge, il faut bien l'avouer, la manière de comprendre l'aliéné n'était pas toujours en rapport avec les doctrines scientifiques modernes. On confondait parfois les malades avec les *maléficiers et les sorciers*, et on leur réservait la même peine infamante. C'est la peine à laquelle ne put échapper l'héroïne qui sauva la France, et à laquelle une justice tardive a élevé, sur le lieu même de son supplice, une statue que la reconnaissance des peuples, si elle

était provoquée, remplacerait bien vite par un monument plus digne de cette vierge immortelle.

Vous savez aussi bien que moi, Messieurs, combien étaient nombreuses et fréquentes les épidémies intellectuelles au moyen-âge, et, dans l'impossibilité où je suis de vous faire l'histoire psychologique de cette époque, permettez-moi d'arrêter un instant votre attention sur des faits qui vous prouveront la justesse de la réflexion de l'historien Robertson. Cet auteur avance que l'exaltation qui, à certaines époques, s'empare des esprits, amène des phénomènes qu'il qualifie de folie, ou ressemblant à la folie *(ressembling insanity)*; et que cette exaltation n'épargne pas même l'enfance ; on en a la preuve à diverses périodes de notre histoire. Permettez-moi de vous en citer un exemple qui se rattache aux phénomènes de la première enfance.

En 1212, il n'était question, dans toute la France, que d'un jeune berger, appelé Etienne, qui demeurait dans un village des environs de Vendôme. On racontait de lui des choses extraordinaires; il se donnait comme l'envoyé de Dieu, qui lui serait apparu sous la forme d'un étranger et lui aurait remis une lettre pour le roi. Des signes particuliers justifiaient sa mission aux yeux des peuples égarés; ses moutons se seraient inclinés devant lui en signe de vénération, et bientôt une grande quantité d'hommes et d'enfants vinrent le trouver pour lui rendre hommage et le suivre partout où il voudrait les conduire. Il reçut l'oriflamme à Saint-Denis et prêcha la croisade. Les hymnes du départ retentirent en tous lieux, et rien ne put arrêter l'impulsion générale des enfants, qui prirent la croix pour suivre le jeune pâtre. La désolation des parents, à propos de ces manifestations étranges, était à son comble. Leurs larmes et leurs prières furent impuissantes à fléchir ces jeunes cœurs que dévorait le zèle d'aller délivrer les lieux

saints. Ils méconnaissaient l'autorité de leurs pères, et quand ceux-ci voulaient employer la force pour briser cet entraînement, ce n'étaient pas seulement les pleurs et les cris des enfants qui faisaient céder les volontés supérieures, mais des accidents nerveux de toutes sortes; des crampes, des convulsions se manifestaient avec une telle intensité, qu'aucune force humaine n'était capable d'arrêter cet élan général. Les fils des comtes et des barons s'élancèrent sur les traces du pâtre Etienne avec la même ardeur que les fils des paysans; il enrôla dans sa troupe beaucoup de jeunes filles habillées en hommes, et l'on vit, chose presqu'incroyable pour notre époque, une armée de près de 30,000 enfants se diriger sur Marseille, les uns à pied, les autres à cheval, et marchant, bannières déployées, aux cris de *Vive Jérusalem!* Ils étaient persuadés, d'après ce que leur avait dit Etienne, qu'arrivés au terme de leur expédition, les eaux de la mer se retireraient devant eux, et leur exaltation nous explique le courage avec lequel ils supportèrent les privations et les souffrances inséparables d'un pareil voyage. Beaucoup périrent en route, un grand nombre fut recueilli par les habitants des pays où ils passèrent; mais, à leur arrivée à Marseille, ils étaient encore assez nombreux pour que des marchands, qui spéculaient sur l'égarement de ces petits malheureux, en mémoire desquels Grégoire IX fit bâtir l'église des Saints-Innocents, pussent en charger cinq grands navires. Deux de ces vaisseaux périrent en mer; les trois autres abordèrent à Bougie et à Alexandrie, où les infâmes conducteurs de ces pauvres innocents les vendirent aux Sarrasins.

Des faits analogues, dit le psychologue Ideler, se passaient, à la même époque, en Allemagne (1); et, chose

---

(1) Ideler, *Uber religiösen Whansinn*.

étrange, tous ces enfants étaient dominés par la croyance que les eaux de la mer se retireraient à leur approche. Un grand nombre avait des accidents convulsifs et cataleptiques, quelques-uns avaient le don de prophétie, ainsi que cela s'est vu bien plus récemment dans les Cévennes, où des enfants de trois et quatre ans présentaient, à l'époque de nos funestes dissensions religieuses, le triste spectacle du délire propre aux convulsionnaires de toutes les époques.

A Dieu ne plaise, Messieurs, que je veuille déduire de tous ces faits une conclusion hostile aux idées religieuses qui prédominaient dans le moyen-âge, et qui font encore la base de nos croyances. Je ne m'attaque ici qu'à l'esprit d'erreur, d'ignorance et de mensonge, parfaitement distinct de l'esprit de vérité. J'ai intérêt à faire voir qu'à toutes les périodes historiques où s'est reproduit cet esprit d'erreur, au moyen-âge comme à l'époque actuelle, parmi les sectaires américains comme parmi les exaltés du Nord de l'Allemagne, de la Norwège et de la Suède, ont surgi des phénomènes maladifs que nous regardons, à juste titre, comme le prélude des désordres les plus graves de l'intelligence et des sentiments, et cela, non pas seulement chez les individus, mais dans les masses.

Le temps me presse, Messieurs, la patience que je vous demande, l'attention que vous voulez bien me porter ont des bornes, et cependant, je ne puis faire autrement que de prouver qu'au sein de l'ignorance et de la barbarie du moyen-âge, pour me servir d'une expression consacrée, mais dont la justesse absolue est très contestable, comme aussi au sein des lumières du XIX^e^ siècle, l'imagination, cette folle du logis, s'est plu à établir sur les fascinations de l'erreur les bases fragiles de son fantastique empire. Cette conclusion n'est nullement hostile à la chose que je soutiens, je ne prétends en aucune façon que, de nos

jours, la raison ait toujours plané d'une manière inaltérable dans le ciel calme et serein qu'habite la vérité, et qu'elle ne se soit jamais égarée dans les ténébreux méandres des régions chères à l'esprit d'erreur et d'imposture..... Si je soutenais le contraire, l'histoire des folies modernes, Messieurs, serait là pour me démentir, et je suis le premier à reconnaître que les extravagances commises par les exaltés des sectes religieuses de l'Inde et les fakirs de l'Orient, se déduisent aussi naturellement des causes qui les ont produites, que les folies des Jerkers (secoueurs), et des Berkers (aboyeurs), dont on peut être témoin aux Etats-Unis en plein XIX^e^ siècle. Il y a longtemps déjà, que je publiais que l'exagération des meilleurs sentiments, les fausses interprétations données à nos devoirs religieux par la superstition et les préjugés, par l'imposture qui bénéficie sur la crédulité des hommes, par les nombreuses erreurs, en un mot, qui troublent la raison et pervertissent les sentiments, que toutes ces causes font surgir, dans tous les temps, dans tous les lieux et à toutes les époques, les mêmes extravagances et les mêmes folies.

J'ai parlé des sectes religieuses de l'Amérique et j'ai fait allusion à des actes particuliers d'extravagances dont nous avons à apprécier le point de départ et la portée. Veuillez donc assister avec moi, par la pensée, à quelques-uns de ces *meetings* où les sentiments et l'imagination des auditeurs sont excités outre mesure, et vous verrez se reproduire ces phénomènes dont nous avons parlé comme étant très communs à une autre époque, phénomènes que les médecins expliquent, mais qui n'en humilient pas moins profondément notre raison.

La secte des Mormons, qui s'appellent eux-mêmes les saints des derniers jours, est née d'hier, et ses adhérents ont déjà fondé un Etat qui a lutté les armes à la main

contre la toute-puissance des Etats-Unis ; écoutez plutôt un historien qui a été témoin de faits prodigieux qui se sont manifestés un grand nombre de fois, au milieu des péripéties de ce drame religieux moderne. (1)

Une nouvelle ardeur, une nouvelle énergie semblent infusées dans la secte nouvelle, et il se répand partout de si merveilleuses histoires de visions, de voix entendues du ciel et de miracles, qu'on accourt de toutes parts de la région des lacs, pour juger par ses yeux d'une chose si nouvelle. Les extases sont fréquentes ; des hommes et des femmes tombent par terre dans les assemblées publiques, se roulent, se tordent les mains, montrant dans les cieux les anges qui les accompagnent dans leurs aventureuses pérégrinations. Les uns parlent des langues inconnues, et déclarent qu'ils veulent immédiatement convertir les Indiens ; d'autres tombent en syncope ; d'autres se précipitent hors des portes et courent les champs ; d'autres encore montent sur des bornes et des tronçons d'arbres pour mieux se faire entendre, et ils improvisent dans des langues étrangères. Quelques-uns ramassent des pierres et prétendent lire des caractères miraculeusement tracés, mais qui disparaissent soudain ; ou bien ils trouvent des morceaux de parchemin, tombés, disent-ils, sur eux du ciel et scellés du sceau du Christ, mais ils ne les ont pas plutôt copiés qu'ils s'évanouissent. La plus grande excitation règne dans leurs *meetings*, et tout cela, dit l'auteur que je cite, est attribué à l'effusion de l'esprit.

Eh bien ! Messieurs, à l'audition de ces récits, croyez-vous être à l'époque actuelle ? Et pourtant, ainsi que

---

(1) *Les Mormons, ou les saints des derniers jours, dans la vallée du Grand-Lac-Salé*, par le colonel Gunnison.

j'avais l'honneur de vous le dire, ces faits sont d'aujourd'hui ; ils se passent sous nos yeux ; ils se reproduiront partout et toujours sous l'influence des mêmes causes ; mais tout ce que l'on peut dire, c'est que de nos jours le danger de leur généralisation est moins grand qu'autrefois, les phénomènes pathologiques qu'ils suscitent sont moins graves, et les croyances qui en découlent plus éphémères. Nous pouvons assurer hardiment qu'il n'est aujourd'hui, grâce à cette même civilisation que je défends, et que je regarde comme inséparable du progrès scientifique et moral, qu'il n'est, dis-je, aucune erreur de l'imagination qui ait chance de viabilité et qui soit capable de se tenir debout en présence de l'étendard réuni de la foi et de la raison.

Vous voyez immédiatement, Messieurs, combien la question, examinée à ce point de vue, étend l'horizon de nos recherches. Nous allons nous demander, non pas précisément s'il y a plus d'aliénés à une période historique qu'à une autre, mais si les sources où se régénère l'intelligence, si les moyens d'amélioration intellectuelle, physique et morale de l'esprit humain, ne se retrouvent pas plus sûrement aux époques de progrès qu'aux époques d'obscurcissement ou de décadence, dans la civilisation des peuples occidentaux que dans celle des peuples immobilisés. Nous allons examiner si le progrès avec tous les périls et les agitations qui l'accompagnent, agitations inévitables, nécessaires même quand on connaît les instincts de la nature humaine, n'est pas préférable à cet état de nature que quelques philosophes, qui se garderaient bien d'en profiter si on leur en donnait le choix, nous ont présenté comme le seul capable de réaliser le bonheur que l'homme puisse goûter ici-bas. Si la réponse, ainsi que vous le prévoyez déjà, est affirmative, je ne vois pas pourquoi le nombre des aliénés s'accroîtrait d'une ma-

nière fatale, et s'il n'est pas au contraire légitime de supposer que l'avenir de l'humanité sera meilleur que son passé.

Encore une fois, Messieurs, le respect que nous devons à de saintes et vénérables croyances n'est nullement en cause dans cette manière d'apprécier la question. « Quand l'esprit humain, » dit l'auteur que j'ai déjà cité, « est dans l'attente de grands événements, et que la passion fermente dans tous les cœurs, les facultés intellectuelles peuvent être excitées à un tel point, que les actes qui en dérivent deviennent irréguliers, extravagants, et comme entachés de folie. Aussi, ajoute cet auteur, de tels actes doivent plutôt être attribués à la folie qu'à cette religion qui, s'appuyant sur la plus pure des morales, nous commande de modérer nos passions. »

Ainsi donc, Messieurs, pour rester dans les limites d'une juste appréciation, il ne faut pas se hâter de taxer immédiatement de folie les actes qui sont le produit de l'exaltation des sentiments sous l'influence d'une cause générale qui agit sur tous les esprits et dont l'effet n'est pas permanent. Admettons seulement le danger de situations pareilles pour l'exercice normal de nos facultés, et ne faisons pas légèrement le procès au passé, et surtout au moyen-âge, pour des faits qu'aujourd'hui nous pouvons étudier tranquillement et en dehors de l'atmosphère intellectuel et moral où vivaient les peuples à telle ou telle phase historique.

Je voudrais, Messieurs, pouvoir m'arrêter plus longtemps à ce moyen-âge si fertile en enseignements pour ce qui regarde l'évolution de l'esprit humain, et l'interprétation des faits extraordinaires qui s'y sont accomplis avec une spontanéité sans égale, sous l'empire de cette foi vive qui pénétrait tous les cœurs et rayonnait d'une façon identique dans toutes les intelligences. Je voudrais exa-

miner avec vous si les troubles passagers qu'éprouve le système nerveux sous l'influence d'une idée ou d'un sentiment qui exalte toutes nos forces intellectuelles, ne doivent pas être distingués, pour le diagnostic au moins, des hallucinations ordinaires des véritables aliénés. Je voudrais aussi réagir contre ce froid esprit de critique, qui, à force de fixer les conditions de la raison, voit des aliénés partout, et finirait par nous faire douter individuellement de notre propre intelligence. On peut lire, dans l'ouvrage de l'un de ces critiques (LEURET, *Fragments psychologiques*), qu'entre Descartes, qui plaçait le siège de l'âme dans la glande pinéale qui se trouve dans le cerveau, et l'idée maladive de cette aliénée qui prétendait avoir dans le ventre un concile d'évêques, il n'y a aucune différence. Le plus sage des philosophes grecs, Socrate, n'a pu trouver grâce en présence de cette manière d'apprécier la question; son démon nous prouve que c'était un halluciné, un fou! Et la jeune héroïne de Domremi, par la raison qu'elle avoue ingénuement à ses juges son obéissance constante à la voix de ses saintes protectrices, sainte Catherine et sainte Marguerite *qu'elle contemple, non des yeux de l'imagination, mais des yeux corporels*, eh bien! elle aussi est rangée parmi les hallucinées qui peuplent nos asiles! Elle a beau avoir accompli de grandes choses avec un courage et une prudence sans égale, elle a beau s'écrier avec ingénuité, et en même temps avec la plus grande sagesse, après avoir fait sacrer Charles VII à Rheims : « Plust à Dieu mon créateur, je puisse maintenant partir, abandonnant les armes et aller servir mon père et ma mère, en gardant leurs brebis avec ma sœur et mes frères, qui moult se réjouiraient de me voir. » N'importe! Jeanne d'Arc ne trouvera pas grâce devant ces mêmes critiques, et ils voudront, malgré l'immuable sagesse qui a présidé aux actes de sa vie, qu'elle ait été

entraînée par une sorte de *folie sensoriale*. Mais cet examen, qui se rattache à des questions si importantes et si dignes de nos respects, m'entraînerait hors des limites de mon sujet, et j'ai hâte de ne pas fatiguer bien longtemps encore votre attention.

Si, après cette rapide énumération des faits maladifs ou étranges de l'esprit humain, antérieurement à l'époque où nous vivons, je vais vous transporter avec moi dans les pays orientaux, et particulièrement dans les Indes, ce n'est pas pour vous faire l'exposé de toutes les folies auxquelles les peuples de ces contrées sont livrés par suite de leurs croyances superstitieuses; ces folies, vous les devinez et les connaissez ; l'histoire en serait vraiment trop longue. D'ailleurs, nous en savons assez aujourd'hui sur l'état mental de ces fakirs et de ces pénitents exaltés qui se disputent sérieusement l'honneur de se faire écraser sous le char de leurs divinités, de ces femmes que l'autorité anglaise a bien de la peine à arracher au bûcher, de tous ces malheureux enfin dont les actes expiatoires effraient justement l'imagination, et seraient regardés comme des traits de folie, s'ils se présentaient isolément à notre observation dans les contrées européennes. Je désire appeler votre attention sur un fait qui n'a pas encore assez été mis en relief par les auteurs qui s'occupent de la science naissante *de l'état psychologique comparé des diverses races humaines*. Ce fait vous prouvera une fois de plus combien, en dehors de la véritable civilisation, l'intelligence humaine peut s'obscurcir, et les sentiments les plus naturels au cœur de l'homme se dégrader et se pervertir.

Dans les années 1822, 1823, 1824, la puissance anglaise, qui s'était établie d'une manière si ferme dans l'Hindoustan, croyait n'avoir plus rien à redouter de populations inoffensives, remarquables par leur résignation et par leur douceur, et auxquelles les prescriptions religieuses de leur

foi interdisaient même le sacrifice des animaux que nous regardons comme indispensables à notre nourriture. L'Angleterre se trompait : elle devait apprendre par une cruelle expérience que, dans les pays où les intelligences sont livrées à cette *triade fatale* que j'ai dénommée *esprit d'erreur, d'ignorance et de mensonge,* il s'accomplit des faits qui dépassent, en sombre cruauté et en perversion morale, tout ce que l'esprit humain, fonctionnant dans ses conditions normales, peut imaginer. Les sacrifices humains, l'anthropophagie s'expliquent, tandis que la théorie d'une secte farouche, dont les membres, désignés sous le nom de *Thugs*, ont fait de l'homicide leur doctrine fondamentale, ne peut se rattacher à rien de connu dans l'histoire des aberrations de l'esprit humain.

Voués au culte spécial de Kali, la déesse du mal et de la mort, les thugs n'ont qu'un seul dogme, le meurtre ; il leur tient lieu de prières et de bonnes œuvres pour honorer leur terrible patronne, qui n'accepte qu'un seul encens, la vapeur du sang humain, et qui tient en réserve, dans son paradis, toutes les jouissances de l'âme et des sens pour ses fidèles adorateurs. Si l'assassin rencontre l'échafaud sur sa route, il y monte avec l'enthousiasme d'un martyr, il en attend la palme (1).

Les Thugs, d'après les récits des modernes voyageurs, tirent leur nom du verbe *thugma*, tromper. En effet, la ruse, la dissimulation, sont leur premier moyen d'action. « Voyez, » dit l'auteur de *l'Inde contemporaine*, « voyez sur les routes, dans les campagnes, ces pélerins cheminant d'un air modeste et recueilli vers quelque pagode en renom ; ces groupes de villageois se reposant à l'ombre, au bord

---

(1) *De l'Inde contemporaine.*

d'une source ; ce sont bien là les gens les plus paisibles, les plus officieux ; qu'ils sont bons compagnons ! nul n'est expert comme eux à couper du bois et à ramasser le combustible nécessaire pour le repas du soir ; on se lie avec eux ; ils partagent leurs provisions avec leurs nouveaux amis, et, après avoir mangé, fument ou causent autour du feu, quand, au moment favorable, et par un mouvement aussi soudain que la pensée, ils leur jettent autour du cou un mouchoir arrangé comme un lazo d'Amérique. La pierre qui vole à l'autre extrémité du mouchoir, vient dans la main du meurtrier, à qui un léger tour de poignet suffit pour briser la nuque de la victime dont la mort est instantanée. Des fosses sont creusées d'avance ; en quelques minutes les corps des crédules voyageurs y sont déposés, et la bande se remet en marche avec leurs dépouilles.

On connaît aujourd'hui toute l'organisation de cette société épouvantable. On sait qu'elle renferme une multitude d'initiés qui n'y entrent qu'après une suite de longues épreuves. Il y a parmi eux des dignités et une hiérarchie d'emplois et de rangs. Cette immense machine infernale fonctionnait depuis bien des générations, dévorant silencieusement et sans se trahir le corps social sous les yeux mêmes des magistrats, lorsque vers 1830, un concours de circonstances fortuites en amena la découverte, qui répandit la stupeur et l'effroi parmi les gouvernants et les gouvernés de l'Inde.

Eh bien ! Messieurs, après l'exposition de ces faits, ne m'est-il pas permis de dire à ceux qui doutent de notre civilisation, et qui voient, se grossissant chaque jour, l'aliénation, le suicide et même la criminalité : réunissez toutes les statistiques imaginables, faites-y entrer les faits les plus indéterminés, les plus difficiles à apprécier au point de vue de la raison et de la justice humaine, ne tenez pas même compte du fatal esprit d'imitation qui pousse

l'homme à répéter les actes dont il est témoin, exagérez même, si vous voulez, les conséquences des mauvaises doctrines qui, dans ces derniers temps, ont faussé tant d'intelligences, et développé, chez beaucoup d'individus, des appétits redoutables pour la sécurité sociale, et je vous défie, fort heureusement pour nous tous, du reste, de pouvoir présenter un ensemble aussi affreux de tendances dépravées, d'aberrations incompréhensibles, comme cela se voit chez ces peuples qui se meuvent en dehors des progrès de notre civilisation !

Il ne reste plus qu'un refuge à ceux qui sont tentés d'imputer aux excès de cette même civilisation, tous les malheurs de nos sociétés modernes, y compris l'accroissement de la folie, c'est de citer l'absence de toute cause perturbatrice de la raison chez les peuplades sauvages ; mais cette manière de raisonner aurait aujourd'hui peu de succès avec ce que nous savons du caractère, des mœurs et des instincts des indigènes de la Polynésie et de l'Amérique. Les récits des premiers navigateurs, impressionnés, comme on le conçoit facilement, par la vue de ces splendides contrées, ont pu faire croire un moment à la continuation de l'âge d'or chez ces peuples que la nature avait si bien favorisés ; mais on a su depuis ce qu'il existait d'instincts féroces, de dépravation épouvantable et d'inéptie intellectuelle chez ces races déshéritées. On a été convaincu que toutes les passions démoralisatrices, que la soif insatiable de la vengeance, l'abus de breuvages propres à amener l'ébriété, n'épargnaient pas plus leur intelligence que celle des peuples civilisés, sans compter que les intempéries des saisons et l'action désastreuse des famines périodiques dévorent ces malheureuses populations, et altèrent chez elles les sources de la vie.

Dieu me garde de changer en reproche cette triste énumération des maux de l'ordre physique et de l'ordre moral !

Je n'ai pas été un des moins ardents à proclamer que l'infériorité de ces hommes tenait à l'absence de la vérité révélée ou transmise. Je me suis élevé contre les prétentions des naturalistes, qui, désespérant de la régénération de ces peuples, ont été tentés d'en faire une espèce à part, n'hésitant pas ainsi à s'attaquer au dogme fondamental de l'unité des différentes races humaines. Au reste, depuis Bory de Saint-Vincent qui faisait de la race hottentote une espèce qu'il plaçait entre le genre *homo* et le genre *orang*, les faits les plus consolants sont venus démentir le fatal pronostic de quelques savants. Ils avaient nié la possibilité de faire remonter vers un type supérieur ces races livrées à tant de causes de dégradation physique et morale, que, non-seulement leur intelligence est relativement inférieure, mais que leurs forces physiques sont loin d'égaler celles des peuples européens. Ces causes, nous devons l'avouer, ont même une telle activité dégénératrice, que le type de la physionomie de ces peuples et la forme de leurs têtes s'éloignent de plus en plus de ces conditions organiques, qu'aujourd'hui nous sommes en droit de considérer comme inséparables du fonctionnement normal des facultés.

Sans doute, rien n'était égal à l'abrutissement des Hottentots et à la stupidité des Esquimaux ; et, cependant, nous sommes heureux d'annoncer que les efforts tentés par la civilisation moderne pour régénérer ces êtres dégradés, ne sont pas restés inefficaces. Il fallait cependant que le mal fût bien grand, puisque certains anthropologistes, après avoir observé la taciturnité et le défaut de sociabilité de la race rouge, l'absence chez elle de tout sentiment bienveillant, la profondeur de ses haines, l'ardeur de sa soif de vengeance, la dissimulation sous laquelle les individus appartenant à cette race cachent leurs projets infernaux, se sont rattachés à l'idée que les descendants du premier meurtrier étaient allés chercher un refuge dans les

sombres forêts de l'Amérique, loin des yeux des hommes, loin des êtres bienveillants.

Ecoutez plutôt ce que dit le savant voyageur Martins sur les causes de la dégradation intellectuelle, physique et morale des indigènes de l'Amérique, et vous n'aurez pas de peine à conclure avec moi, Messieurs, qu'en dehors de la véritable civilisation, il n'y a pas de progrès possibles. Il n'existe hors d'elle qu'erreurs et misères, abaissement de l'intelligence, abrutissement ou disparition des sentiments ou même des instincts les plus naturels au cœur de l'homme. Arrivé à cet état extrême de sauvagerie, il est impossible même que l'homme puisse être régénéré, si la civilisation, dont quelques esprits mal disposés ne voient que les écarts, retire à ces malheureux déshérités une main tutélaire et secourable.

« Faut-il croire, » dit l'anthropologiste dont je viens de parler, « que quelque grande convulsion de la nature, quelqu'effroyable tremblement de terre, tel que celui auquel on attribuait jadis la submersion de la fameuse Atlantide, a enveloppé dans son cercle destructeur les habitants du nouveau continent? Est-ce la terreur profonde, ressentie par les malheureux échappés à cette affreuse calamité, *qui a troublé leur raison, obscurci leur intelligence, endurci leur cœur?* Est-ce cette terreur toujours présente qui les a dispersés, et, fermant leurs yeux aux bienfaits de la vie sociale, les a poussés à se fuir les uns les autres sans savoir où ils porteraient leurs pas? Supposerons-nous que des calamités d'un autre genre, de longues et désolantes sécheresses, d'immenses inondations, amenant après elles la famine, ont forcé les hommes de la race rouge à se dévorer les uns les autres, et que la répétition de ces actes de cannibalisme, leur enlevant bientôt tout ce qu'il pouvait y avoir de noble et d'humain dans leur nature, les a fait tomber dans l'état de dégradation et d'abrutissement où

nous les trouvons aujourd'hui?... Ou bien, cette dégradation est-elle la conséquence, non des circonstances extérieures, mais des vices de l'homme lui-même; la suite des désordres affreux dans lesquels il est tombé en s'abandonnant aux penchants que la tache originelle a laissés dans leur cœur? Y devons-nous voir un exemple du châtiment que le Créateur a infligé aux enfants pour la faute de leurs pères, avec une sévérité qu'il serait téméraire à nous de taxer d'injustice?

Mais il est temps, Messieurs, de détourner nos yeux de ces tristes tableaux de l'abaissement de l'intelligence humaine et de la perversion de ses instincts, pour nous arrêter aux conclusions plus consolantes que nous avons à déduire de la thèse que nous avons soutenue.

La folie, dirons-nous, n'est point une maladie nouvelle : cette maladie coïncide avec l'invasion des maux qui ont affligé l'espèce humaine depuis le commencement des siècles.

Rien ne nous autorise à conclure que là où la civilisation est plus avancée, la folie soit plus commune.

Sans doute, il existe des variétés de folie qui ne peuvent trouver place en l'absence des éléments de l'activité humaine. Nous savons que, chez les nations sauvages, nous n'observerons pas les aberrations intellectuelles qui sont en rapport avec l'exaltation des sentiments religieux, avec l'ambition déçue, avec les passions qui fermentent au sein des nations civilisées, avec cette tendance funeste qui fait que tant d'individus ne voient le bonheur que dans la prospérité matérielle, et sacrifient à cette idée leur santé et les dons les plus précieux de leur esprit. Mais il y a une autre manière de juger l'état intellectuel de ces races déshéritées, ainsi que celui des peuples immobilisés : c'est d'observer les effets de leurs institutions politiques et religieuses.

Nous avons prouvé que, lorsque ces institutions étaient

mauvaises, que lorsque la foi et les croyances des peuples ne reposaient que sur l'esprit de mensonge, d'erreur et d'ignorance, il existait, non-seulement une tendance plus grande à la folie et aux manifestations extravagantes de l'imagination, mais que l'on remarquait un abaissement plus considérable de l'intelligence générale, un obscurcissement plus profond du sens moral, une manifestation plus universelle de tous les mauvais instincts et de tous les sentiments dépravés qui constituent le fond de la nature humaine ; nous en avons donné des preuves irréfragables.

Nous sommes en droit d'affirmer encore que, lorsque la statistique est impuissante à nous éclairer, nous pouvons arriver par l'induction philosophique à l'appréciation du développement plus ou moins exact de la folie chez un peuple, en examinant la nature et l'activité des causes qui s'attaquent au libre développement de la raison.

Nous pouvons raisonnablement supposer qu'au moyen-âge, les guerres civiles et religieuses, les maladies épidémiques qui ravageaient périodiquement l'Europe étant plus fréquentes, et l'action des gouvernements moins efficace pour lutter contre la misère et la famine, il y avait par là même plus de causes de perturbations mentales qu'aujourd'hui. Pour tout homme qui raisonne, il est évident que le défaut de culture intellectuelle, l'absence de cette éducation qui nous enfante à la vie spirituelle comme nous avons été enfantés à la vie physique, et qui nous rend deux fois les fils de nos mères, que l'abrutissement de l'esclavage, l'action funeste exercée par les religions fausses, par l'ignorance, l'erreur, la superstition, par l'absence, en un mot, de tous les éléments d'une véritable civilisation, sont de nature à créer des folies non moins nombreuses que les vices que l'on reproche à la civilisation, et qui, eux aussi, ont des conséquences que nous ne voulons pas nier. La

différence est que les élements de préservation et d'antagonisme contre les causes destructrices de la raison, se retrouvent plus facilement dans l'état de civilisation que dans l'état de barbarie.

N'oublions pas que la folie et le suicide ne sont pas des manifestations immuables, l'expression invariable de ce thermomètre moral au moyen duquel certains statisticiens et économistes ont voulu mesurer la valeur de nos institutions sociales, et juger de la décadence de nos mœurs. Si les suicides sont plus considérables aujourd'hui que dans le milieu du siècle dernier, par exemple, ou à telle période de l'humanité, il n'en a pas toujours été ainsi, et c'est l'histoire à la main que nous pouvons nous convaincre que les épidémies de suicide et de folie sont, chez beaucoup de leurs victimes, indépendantes de l'état de leur moralité, et qu'une foule de circonstances, soit physiques, soit morales, variant selon les époques, peuvent augmenter ou abaisser le chiffre de la folie et du suicide.

On parle beaucoup aujourd'hui de suicide : on en parle malheureusement trop. Les mille voix de la presse proclament tous les jours les faits isolés, trop nombreux sans doute encore, qui se présentent, et leur donnent ainsi un retentissement et une notoriété funestes; mais que les statistiques des suicides modernes vous paraîtraient peu de chose, si j'avais le temps, Messieurs, de parcourir avec vous l'histoire et la législation du suicide chez les différents peuples anciens et modernes, et si nous pouvions nous appuyer ensemble sur les bases d'une statistique comparée !

Tous les historiens s'accordent à reconnaître que le suicide était extrêmement commun parmi les Germains et tous les peuples qui peuplèrent le Nord et l'Occident de l'Europe, et en envahirent à diverses reprises toutes les contrées..... Le fanatisme de la mort volontaire était

plus répandu encore en Asie, dans ces vastes régions qu'on s'accorde à regarder comme le berceau du genre humain et dont l'histoire se perd dans la nuit des temps..... Les faits historiques les plus irrécusables prouvent que les suicides ont dû être fréquents à l'origine des sociétés, et il est évident, dit un auteur, que c'est le panthéisme, avec ses aspirations mystiques vers l'absolu et l'unité, ou plutôt vers le néant, qui a été de tout temps la cause la plus puissante de la mort volontaire. Partout où ses doctrines et ses préceptes ont pénétré, sous toutes les latitudes, dans tous les climats, en Europe comme en Asie, chez les peuples les plus divers d'origine, de mœurs et de civilisation, chez les Grecs comme chez les Romains, nous retrouvons les mêmes coutumes barbares, le même fanatisme pour la mort volontaire. Les sectateurs des druides sont adonnés au suicide aussi bien que les brahmanes et les boudhistes. Moins commune chez les juifs et les mahométans, la fureur du suicide atteignit, comme vous savez, des proportions effrayantes dans les derniers temps de l'Empire romain. Les épidémies de ce mal épouvantable sont un fait si constant, que les prescriptions des magistrats de Milet pour empêcher la mort volontaire des filles des Milésiens, que le moyen employé par Tarquin qui fit mettre en croix les corps des suicidés et les abandonner aux bêtes féroces et aux oiseaux de proie, précédèrent de bien longtemps les sages ordonnances de l'Église, qui, à toutes les époques, fit les plus grands efforts pour réagir contre cette fatale disposition de l'esprit humain, et arracher ses enfants aux désespoirs comme aux énivrements de la mort volontaire.

Et, s'il en est ainsi, pourquoi donc, Messieurs, nous alarmer outre mesure de certains faits actuels, lorsque le passé nous offre des exemples bien plus frappants et

bien plus universellement répandus de ce qui nous effraie aujourd'hui ? Pourquoi ne dirions-nous pas avec l'auteur du livre qui personnifie la sagesse des nations, et en ne prenant toutes fois ses paroles qu'au point de vue des faits de l'ordre moral : « Qu'est-ce donc ce qui a existé autrefois ? C'est ce qui doit être à l'avenir..... Qu'est-ce qui s'est fait? C'est ce qui doit se faire encore?..... Rien n'est nouveau sous le soleil, et nul ne peut se dire : voilà une chose nouvelle; car elle a été dans les siècles qui se sont passés avant nous.... On ne se souvient plus de ce qui a précédé.... et de même les choses qui doivent arriver après nous, seront oubliées de ceux qui viendront ensuite. »

Enfin, Messieurs, pour nous guider dans cette appréciation comparée des faits anciens et des faits modernes, rien de plus utile, selon moi, que de ne pas déduire des conséquences forcées de causes qui ne seraient pas les causes véritables.

On a souvent parlé des luttes et des agitations qu'amène la conquête du progrès; mais c'est, à mon avis, une mauvaise manière d'envisager les causes des troubles de la raison; disons plutôt, avec l'auteur de la *Palingenésie sociale* : « La Providence secoue violemment le genre humain pour le faire avancer; il n'y a d'intelligence qu'à la sollicitation du besoin; il n'y en a qu'à la sollicitation de la douleur. La prospérité corrompt; les empires périssent par le luxe et par la mollesse; la prospérité, l'aisance, ont d'autant plus d'inconvénients, que le sentiment moral est moins développé..... C'est une vive secousse, ajoute le même auteur, qui produit l'homme progressif..... C'est une vive secousse qui produit l'esprit humain. Le calme endort l'esprit; le trouble le réveille. Les grands hommes sont les produits des révolutions agitantes; le génie naît dans les larmes. »

Le choix, Messieurs, ne saurait être douteux pour nous tous qui croyons que les sociétés ne peuvent subsister sans un lien de solidarité qui unit tous ses membres et qui impose, au nom de la morale et de la religion, de se dévouer à des intérêts communs. Nous remplissons tous une fonction dans l'humanité, et, à ce titre, entre l'état stationnaire et le progrès, encore une fois il n'y a pas à hésiter... Quels que soient les périls individuels qu'il peut y avoir à courir, notre choix est fait : nous sommes tous pour la civilisation et conséquemment pour le progrès.

Enfin, pour ne pas prolonger ces conclusions, permettez-moi de soutenir et de mettre sous votre sauvegarde cette vérité qui me paraît incontestable, à savoir : que la raison humaine, examinée dans son expression la plus large, est établie d'une manière bien plus solide là ou tous les grands principes du perfectionnement physique et moral de l'homme, ayant pour base la vérité et le sentiment religieux, rayonnent dans le sens le plus absolu et le plus fécond de leur action civilisatrice.

Mais ces principes impliquent que la civilisation n'est parfaite qu'à la condition de reposer sur le progrès moral. Il en résulte l'accomplissement de devoirs qui pèsent parfois à la nature humaine. La réalisation de ces devoirs dans un sens de plus en plus parfait, nécessite des efforts individuels et des efforts généraux. Elle exige une dose de perfectibilité que la plupart des moralistes dénient à la faiblesse humaine. De là, des doutes, des incertitudes et des objections. Les critiques dont j'ai moi-même été l'objet à propos de cette thèse que j'ai soutenue depuis longtemps peuvent se résumer ainsi : l'amélioration progressive et pour ainsi dire indéfinie de l'espèce humaine a des bornes; vouloir en faire le programme de l'avenir est une utopie qu'il faut ranger dans la catégorie de

toutes les idées réformatrices du siècle dernier, idées que leurs auteurs ont eu tort de baser sur cette même perfectibilité impossible à réaliser, selon ses détracteurs.

Mais je vous le demande, Messieurs, y a-t-il rien de plus facile que de décourager un homme qui, dirigeant toute l'activité de son esprit vers une amélioration quelconque du domaine des sciences et des arts, caresse fortement son idée et cherche à la faire prévaloir? Il suffit pour cela de faire ressortir l'exagération apparente d'une théorie, en la séparant des doctrines philosophiques et des croyances scientifiques ou religieuses qui l'ont produite.

L'immortel auteur de l'*Esprit des lois* ne fait-il pas dire à un sage de l'Orient ces paroles que je livre à vos réflexions : « On a beau faire.... la vérité s'échappe et perce toujours les ténèbres qui l'environnent. Il viendra un jour où l'Éternel ne verra plus sur la terre que de vrais croyants; le temps qui consume tout détruira aussi les erreurs mêmes. Tous les hommes seront étonnés de se voir sous le même étendard... Tout, jusqu'à la loi, sera consommé; les divins exemplaires seront enlevés et portés dans les célestes archives... » Il est possible qu'un sourire d'incrédulité accueille d'abord ces belles paroles, mais avouez qu'elles n'en laissent pas moins dans le cœur quelque chose de consolant et qu'il ne faut pas se hâter de repousser.

Voyez néanmoins, Messieurs, comme il est difficile de fixer l'attention des hommes sur les idées que l'on poursuit soi-même, et pardonnez si je mets un moment ma personnalité en jeu ; je serai court.. je termine.

Lorsque, dans ces derniers temps, j'ai essayé de prouver que les améliorations accomplies dans ce siècle n'étaient pas encore si radicales, qu'elles ne laissassent beaucoup à désirer; lorsque j'ai voulu établir que certaines causes de

l'ordre physique et de l'ordre moral agissaient d'une manière fatale sur le perfectionnement de l'espèce humaine ; que l'abus des boissons alcooliques, par exemple, l'influence des contrées marécageuses, exerçaient des ravages non moins considérables que *la malaria* physique et morale des grands centres de population et des villes de fabriques, au point qu'il en résultait *de véritables variétés maladives dans l'espèce humaine*, on a parlé d'exagération, et on m'a accusé de ne voir partout que des causes de dégénérescences.

Je n'ai cependant, Messieurs, cherché que la vérité. Je ne suis pas plus optimiste que je ne suis pessimiste. J'ai signalé des maux que je crois réels, mais avec la persuasion que les ressources dont dispose la société moderne pouvaient conjurer les périls de l'avenir, et que ce même avenir pouvait, grâce à nos efforts collectifs et aux perfectionnements de toutes sortes que nous sommes en droit d'attendre des progrès des sciences et d'une sage liberté, devenir meilleur que notre passé.

J'ai dit, encore une fois, ce que je croyais vrai et utile, au risque de blesser n'importe quelles susceptibilités. Je l'ai dit au point de vue des devoirs qu'impose le culte de la science à tout homme qui ne sépare pas les intérêts de sa patrie de ceux de l'humanité toute entière, cette patrie commune de ceux qui ne désespèrent pas de l'amélioration intellectuelle, physique et morale de l'espèce humaine.

Après m'être efforcé, dans le travail auquel je fais allusion, de déterminer le rôle que la médecine avait à remplir dans cette circonstance solennelle, j'ai ajouté : « La prétention de la médecine n'est pas de se poser comme une force médicatrice exclusive ; elle convie à cette œuvre de régénération ceux auxquels sont confiés le bien-être et les destinées des peuples, et qui possèdent les moyens de réaliser les projets d'amélioration que la science médicale soumet à leur examen. »

Si je jette les yeux, Messieurs, autour de moi, je suis, non-seulement confirmé dans cette pensée, mais j'éprouve une consolation très grande. Je vois dans cette enceinte des hommes de science, des magistrats, des prêtres, des maîtres de la jeunesse, des médecins, qui, tous ont prêté une oreille bienveillante à mes paroles, parce qu'aucun n'est étranger à l'un des points du grand problème que soulève le perfectionnement de la société, et que tous peuvent y concourir selon la nature de leurs forces, et selon l'influence que leur donne la position sociale dont ils sont investis.

Lorsque vous demandez au candidat que vous associez à vos travaux de vous faire part du produit de ses recherches dans le domaine des sciences dont s'occupe votre Académie, vous lui tracez, non-seulement sa ligne de conduite scientifique, mais vous faites ressortir l'esprit de solidarité, qui est la vie intellectuelle et morale des Académies. Permettez-moi donc de prendre l'engagement d'y être fidèle dans les limites de mes facultés, et d'avoir perpétuellement devant les yeux les obligations que m'impose mon admission au milieu de vous. Plus d'une fois, Messieurs, n'en doutez pas, j'aurai recours à vos lumières pour m'éclairer et me guider, et le nom de collègue ne sera plus un vain titre lorsque je pourrai concourir avec vous à faire avancer les questions qui font l'objet de nos études communes, et dont j'ai essayé de vous tracer le programme dans ce discours. Ces questions sont nombreuses; elles ne laissent en dehors d'elles aucune des recherches à l'ordre du jour dans la société moderne, y compris les moyens de restreindre de plus en plus le développement de l'aliénation mentale, du suicide et de la criminalité. La raison en est bien simple : ces questions se rapportent incontestablement au plus grand comme au plus difficile des problèmes que les savants et les hommes de bien puissent se proposer,

je veux parler *de l'amélioration intellectuelle, physique et morale de l'espèce humaine!* C'est avec cette devise inscrite sur notre drapeau, que nous pouvons, Messieurs, marcher d'une manière sûre et pacifique à la conquête de tous les perfectionnements que l'humanité est en droit d'attendre de la véritable civilisation, et combattre avec succès l'action des causes qui troublent la raison et pervertissent les sentiments.

NOTE.

Je n'ai pu, dans un discours académique, faire la part des discussions que l'examen de la question traitée par moi a soulevées, à des époques antérieures, au sein des Sociétés savantes.

En 1852, la *Société médico-psychologique* de Paris a inauguré sa fondation par la mise à l'ordre du jour de l'important problème du rapport des aliénés avec les progrès de la civilisation. MM. Brierre de Boismont, Parchappe, Moreau de Tours, Alfred Maury, Gerdy, Ferrus, Cerise, etc., ont tour à tour émis les considérations de l'ordre le plus élevé, touchant l'influence de la civilisation sur le développement de la folie.

M. le Dr Parchappe, fixant vis-à-vis M. Brierre de Boismont les termes du problème tel qu'il lui semble justement devoir être étudié, a émis des considérations très importantes, et en a déduit des conclusions auxquelles je suis heureux de me rattacher.

M. Parchappe admet comme tout le monde que le nombre des aliénés secourus est incontestablement plus grand que ce qu'il était autrefois. De 1833 à 1841, et de 1841 à 1851, cette progression a toujours été croissante. Le nombre de fous secourus est doublé ; mais quelle est la conclusion que l'on peut tirer de ce fait ? « Cette augmentation du nombre dans le chiffre des aliénés secourus, des aliénés connus, c'est bien, dit M. Parchappe, un résultat du progrès de la civilisation, mais un résultat glorieux et consolant ; car ce qu'il atteste, ce qu'il mesure, c'est le développement, le perfectionnement de l'assistance publique.... Les progrès de la civilisation — et ceci est une observation de M. le Dr Parchappe — ont une influence complexe sur le nombre des aliénés qu'ils tendent à accroître par certains de leurs éléments, et à diminuer par d'autres. ».

Mais conclure de là que le nombre des aliénés est directement en croissance avec le progrès de la civilisation, il y a loin, comme on voit. Pour M. Parchappe, la civilisation constitue un progrès. Or, « supposer, dit-il, que le progrès social ait atteint son terme, ou au moins s'en soit rapproché, c'est supposer que l'instruction, l'aisance et la moralité, augmentées en somme dans la société, se soient, en outre, répandues uniformément dans toutes les classes.

« Dès lors, il faut admettre comme conséquences nécessaires d'une telle amélioration dans l'état social :

« 1° Que les défectuosités d'organisation transmises par la génération seront plus rares, et que le nombre des idiots diminuera ;

« 2° Que les excès sensuels, les habitudes vicieuses, et notamment l'ivrognerie, tendront à disparaître, et que le nombre des fous, surtout des fous paralytiques, sera moindre ;

« 3° Que, dans la catégorie si féconde des intérêts de famille, la cause si puissante, dénommée *chagrins domestiques*, perdra en intensité tout ce que la famille aura gagné en moralité ;

« 4° Que, dans la catégorie des intérêts de fortune, l'élément *misère*, souffrances à propos d'argent, perdra de sa puissance en raison de l'augmentation et de l'aisance.

Entrant ensuite dans le véritable élément de la question à propos d'hygiène et de prophylaxie, et rappelant les grands éléments d'antagonisme et de préservation qu'une société *véri-*

tablement civilisée a dans sa disposition pour lutter contre les causes qui s'attaquent à la santé physique, intellectuelle et morale de l'homme, M. Parchappe ajoute :

« On peut admettre, ce me semble, que cette influence des progrès de la civilisation sur les causes les plus actives de l'aliénation mentale, serait suffisante pour contrebalancer au moins les effets de l'augmentation de l'activité cérébrale, surtout quand on considère combien est faible la cause représentée par les excès de travaux intellectuels.

« Mais on ne peut douter que l'augmentation de l'aisance, de l'instruction et de la moralité, n'aient aussi le pouvoir d'atténuer l'activité de plusieurs autres causes de folie, telles que la colère, la frayeur, l'amour-propre blessé, etc.

« Enfin, un développement convenable du sentiment religieux entre nécessairement dans l'idée d'une société perfectionnée. Et qui ne voit que ce progrès de la civilisation aurait pour effet de diminuer simultanément le nombre des fous et des suicides? Car ce n'est pas la religion, mais c'est la superstition qui engendre la folie; et si la morale peut conduire l'homme jusqu'à regarder la vie comme sacrée dans les autres hommes, il n'y a guère que le sentiment religieux qui puisse la lui faire respecter dans lui-même. »

(Parchappe, *Société médico-psychologique*, séance du 30 août 1852).

Bindin

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

EN VENTE

A PARIS
Chez J.-B. BAILLIÈRE et Fils
Libraires-Éditeurs
rue Hautefeuille, 19

A ROUEN
Chez LE BRUMENT, libraire
quai Napoléon, 55

TRAITÉ
DES DÉGÉNÉRESCENCES

PHYSIQUES, INTELLECTUELLES ET MORALES

DE L'ESPÈCE HUMAINE

ET

DES CAUSES

QUI PRODUISENT CES VARIÉTÉS MALADIVES.

Pour paraître de 1857 à 1858

CHEZ VICTOR MASSON, LIBRAIRE-EDITEUR,
Place de l'École-de-Médecine, 17, à Paris :

TRAITÉ COMPLET
D'ALIÉNATION MENTALE

DANS LES RAPPORTS DE CETTE AFFECTION
AVEC SES CAUSES, SON TRAITEMENT ET LA MÉDECINE
LÉGALE DES ALIÉNÉS.

Rouen. — Imp. de A. Péron.